

« La Société de Métis »

Jean Cléo Godin

Number 46, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27762ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J. C. (1988). Review of [« La Société de Métis »]. *Jeu*, (46), 192–194.

Mais tous ces signes pèchent par excès, et leur redondance finit par agacer le spectateur plutôt que d'éveiller son intérêt. Peu à peu, la pièce s'avère manquer de subtilité, ingrédient nécessaire quand on aborde un sujet aussi grave que celui de l'adoption.

La recherche d'identification de la part du public (expressions-clichés, rôles stéréotypés) n'aboutit qu'au retrait de celui-ci, qui se défend des images sociales qu'on lui propose à foison. La trame même de l'histoire est étouffée dans un pathos thématique qui semble sacrifier à un déjà-vu psychosociologique typiquement québécois : le rendez-vous mère-fille est manqué, car la mère, ayant peur de ses émotions (dit-elle), ne veut pas se signaler à sa fille et décide de ne pas porter la couleur de vêtements demandée afin que celle-ci la reconnaisse dans une grande station d'autobus.

La suite est prévisible : la fille enceinte se voyant abandonnée de mère décide d'avorter et se suicide en sautant du pont Jacques-Cartier (morbide couleur locale). Le père adoptif, bonasse, veuf pas trop futé, n'a pas compris grand-chose à sa fille adoptive et à toute l'histoire, et c'est dans une église, ce haut lieu de l'histoire québécoise catholique (évoquée par l'image de flammes de cierges projetée sur la falaise-écran), qu'il rencontrera la mère naturelle. Instant sacré.

À la fin de la pièce, René, l'adopté (la reconnaissance dans l'adoption est plutôt redondante dans le choix de ce prénom), ne peut que tourner en rond sur le fauteuil d'examen en regardant désespérément dans les lunettes d'optométrie. Que cherche-t-il? La mère? Soi-même? Un sens à toute cette histoire?

La dernière image projetée sur la falaise fendue est celle de l'eau du fleuve qui engloutit tout, même la recherche des origines. Le mouvement de la pièce ne se veut pas celui de la spirale ascensionnelle mais celui du cercle qui se referme. La scène finale n'a plus qu'à montrer la première

scène : dans le sable, la petite fille qui a trouvé les lunettes attribuées à une personne noyée les enterre, en disant, triomphante : «disparues!»

Oui, tout a disparu de cette tentative de quête de soi-même et de l'autre, et on sort en se demandant si on en finira un jour de ce ressassement du manque d'inscription, du manque de rencontre, du trou de mémoire, de l'abandon maternel, bref, du manque de vie pour le triomphe de la mort. Dans la pièce d'André Jean, on est particulièrement bien servi, puisque abandon, décès, avortement et suicide se suivent.

Mais peut-être aurait-il été plus difficile de mettre en scène une vraie rencontre, une rencontre qui a lieu, qui se dit, qui se parle et qui s'actualise. Car après la rencontre, après le nouveau, qu'est-ce qu'on fait?

marie-ange depierre

«la société de métis»

Texte de Normand Chaurette. Mise en scène : Joseph Saint-Gelais; régie et assistance : Roxanne Henry; scénographie : Marcel Dauphinais; costumes : François Saint-Aubin; éclairages : Claude Cournoyer; maquillage : Marielle Lavoie; coiffure : Réjean Coderre; choix musical et interprétation au piano : Joseph Saint-Gelais. Avec Monique Lepage (Zoé), Louise Bombardier (Paméla), Denis Brassard (Octave) et Julien Poulin (Casimir). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 23 septembre au 17 octobre 1987.

regardés par des portraits

«*La Société de Métis?* Il fallait qu'elle soit montée, cette pièce qui hantait «le milieu» depuis quatre ans. Et qui ne le hantait pas pour rien : elle joue avec le plus grave et le plus futile.» Je cite Robert Lalonde, nouveau directeur du Théâtre d'Aujourd'hui. *La Société de Métis* était le premier spectacle de la première saison de l'ère Lalonde, si je ne m'abuse : on comprend qu'il ait voulu



Denis Brassard (Octave), Julien Poullin (Casimir), Monique Lepage (Zoé) et Louise Bombardier (Paméla), dans une mise en scène de Joseph Saint-Gelais : *la Société de Métis*. Photo : Anne de Guise.

marquer l'événement par une pleine page de présentation dans le programme. Quel choix judicieux, du reste, pour inaugurer le règne d'une « toute nouvelle équipe » désireuse d'innover « en se provoquant parfois, en se complaisant le moins possible ».

Mais à deux exceptions près — *Rêve d'une nuit d'hôpital* et la production par les Têtes Heureuses de *Provincetown Playhouse* —, Chaurette a été plutôt mal servi par les metteurs en scène, accreditant l'image d'un théâtre littéraire de grande valeur mais difficile à jouer. Aussi attendait-on avec impatience cette création de *la Société de Métis*. La distribution inspirait confiance : pensez donc, Monique Lepage en Zoé Pé, dirigée par ce Joseph Saint-Gelais qui avait réglé l'inoubliable *Ne blâmez jamais les Bédouins* de Dubois, à la Licorne ! Les critiques ont accouru, n'ont pas aimé, ont vite

prévenu les lecteurs — qui ne les ont que trop écoutés — de ne pas se déranger pour un spectacle qui « sombre dans le ridicule » (Robert Lévesque, *le Devoir*), ou qui, mis à part le moment de grâce où les personnages sortent de leurs portraits, n'était que lourdeur et caricature (Jean Beaunoyer, *la Presse*).

Tant de sévérité donne la mesure des espoirs déçus, car on espérait retrouver sur scène la poésie du texte, la superbe folie de Zoé Pé et l'enchantement d'un univers où la fiction joue avec le réel comme l'invisible Hector Joyeux avec sa palette. Pour le metteur en scène, j'imagine qu'il y a là un terrible défi à relever : partageant pour une bonne part les réserves des critiques, j'aurais néanmoins souhaité qu'ils fassent preuve d'une plus grande indulgence, compte tenu de cette difficulté. Peut-être

aurait-on alors permis au spectacle de mieux se mesurer au jugement d'un public plus nombreux, que le nom de Chauvette n'attire pas aussi spontanément que, mettons — et puisqu'ils étaient une nouvelle fois joués en même temps et que leur sort semble lié, pour le meilleur et le pire —, celui de Dubois.

Cela dit, je n'ai pas aimé. Malgré une prestation plus qu'honorable, il me semble, des quatre comédiens chargés de défendre ce texte. J'ai personnellement préféré le jeu de Denis Brassard et de Julien Poulin, deux comédiens que je ne connaissais pas et qui maintenaient dans leur personnage une sorte d'irréalité qui convient bien à la fable. Les deux comédiennes semblaient jouer sur un autre registre au détriment, parfois, de la poésie et de la fantaisie. Mais les comédiennes sont moins à blâmer que le metteur en scène, car on imagine facilement, avec tout le talent et le métier qu'on lui connaît, quelle merveilleuse et subtile Zoé Pé Monique Lepage aurait pu être, si elle avait été dirigée autrement. Et si Joseph Saint-Gelais n'avait eu la malencontreuse idée de faire évoluer ses personnages sur un plateau tournant, comme si la magie de cet univers pouvait être rendue par la mécanique. À mon sens, ceci ne faisait qu'annuler l'effet — heureux, celui-ci — du rideau voilant toute la scène et qui, par un éclairage astucieux, permettait à volonté de révéler ou de cacher les personnages. Le plateau tournant, en brouillant toute perspective, avait en outre pour effet fâcheux d'enlever toute crédibilité à ce personnage invisible mais essentiel qu'est le peintre Hector Joyeux : à lire la pièce, on sait au moins de quel côté «regarder», alors que l'au-delà du plateau ne semblait s'ouvrir que sur le vide. La scène initiale des personnages sortant de leurs tableaux était réussie; il fallait continuer sur cette lancée, peut-être en utilisant davantage les jeux d'ombre et de lumière. Mais une fois les personnages dégagés de leurs tableaux statiques, n'était-il pas suffisant de les faire bouger et tourner, eux, dans un univers demeuré statique? Bouger, tourner,

mais de telle sorte qu'on n'oublie jamais ce qu'ils sont : de merveilleux personnages d'un musée imaginaire, un «quatuor de portraits naïfs cherchant à «vérifier dans le regard de l'autre sa preuve d'existence», comme l'écrit très justement Saint-Gelais. Quand on y pense, dans ce renversement des perspectives, ce sont les spectateurs qui sont accrochés aux murs du musée, et les portraits qui les regardent...

jean cléo godin

«gauvreau»

Textes de Claude Gauvreau, Paul Claudel, Paul-Émile Borduas. Mise en scène : François Barbeau; musique : Pierre Moreau; scénographie et costumes : André Hénault; éclairages et régie : André Naud. Avec Alain Fournier, Danielle Lépine, Pierre Moreau, Miryam Moutillet et Lorraine Pintal. Production de la Rallonge, présentée à la Salle Fred-Barry du 21 janvier au 20 février 1988.

aussi sensible qu'intelligent

Refus global vient d'atteindre la quarantaine. À la suite de ce respectable anniversaire, la production théâtrale de Claude Gauvreau, l'un de ses principaux signataires, redevient ici et là d'actualité. Cela est d'autant plus heureux que les textes dramatiques de Gauvreau, pour une large part, sont demeurés *en* quarantaine. Car même si le nom de l'inventeur du langage exploréen est très connu, même si aucune anthologie de théâtre québécois ne se permettrait de l'oublier, on a finalement très peu joué Gauvreau jusqu'à présent. On dirait que ce théâtre, pourtant prolifique, reste obombré par une signature, par ce qu'il est convenu d'appeler «le mythe Gauvreau».

Le montage de textes présenté par la Rallonge peut être tenu à la fois pour une introduction à l'oeuvre de Gauvreau et pour une invitation à jouer son théâtre. Le spectacle, capable d'intéresser aussi bien le spécia-